HAL
open science

L'accouchement de Gargamelle (Gargantua, VI) : Hippocrate et Galien cul par-dessus tête

Romain Menini

▶ **To cite this version:**

Romain Menini. L'accouchement de Gargamelle (Gargantua, VI) : Hippocrate et Galien cul par-dessus tête. Op. Cit. Revue des littératures et des arts, 2017. hal-01677180

HAL Id: hal-01677180

https://hal.science/hal-01677180v1

Submitted on 8 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

OP. CIT.
REVUE DES LITTÉRATURES ET DES ARTS

« Agrégation Lettres 2018 », N° 17, automne 2017

En ligne :
https://revues.univ-pau.fr/opcit/270
© Copyright 2016 CRPHLL UPPA

L'accouchement de Gargamelle (*Gargantua*, VI) : Hippocrate et Galien cul par-dessus tête

Romain Menini

Perii, mea nutrix ! obsecro te, uterum dolet.
Juno Lucina, tuam fidem !

§1 La recherche sur Rabelais[1] et la médecine s'était quasiment arrêtée avec la parution du livre de Roland Antonioli en 1976 – livre qui, sur bien des aspects de la question, reste

[1] La présente étude constitue la version révisée d'une communication donnée d'abord en Corée du Sud, à l'occasion du Colloque international franco-coréen *Littérature, savoirs et sciences* (Séoul, Université Ewha, Institute for the Humanities, 15-16 octobre 2015), puis au Canada, lors du congrès annuel de la Société Canadienne d'Études sur la Renaissance (Toronto, 27-29 mai 2017). – L'auteur a profité des relectures avisées de Raphaël Cappellen et de Claude La Charité, ainsi que de leurs bibliothèques, virtuelle et réelle, – sans lesquelles l'article eût avorté ; – que les deux amis en soient remerciés. Tous les accidents de parturition qui demeureraient sont miens.

l'ouvrage de référence[2]. Mais, depuis quelques années, ce champ d'investigation fait l'objet de découvertes et de réévaluations. Bien qu'on en ait parfois douté, mais à tort, Rabelais fut un philologue remarquable, latiniste et helléniste hors pair, spécifiquement dans l'un de ses domaines de prédilection – peut-être même *son* domaine de prédilection (à supposer qu'il faille en choisir un seul avec ce véritable « *panepistemon* ») – : la médecine. Car être médecin à la Renaissance, c'est avant tout relire infatigablement le corpus textuel des auteurs antiques, en particulier celui du *duumvirat* grec composé d'Hippocrate et de Galien.

§2 On sait depuis longtemps que, en parallèle de ses études à la faculté de médecine de Montpellier puis des leçons qu'il y dispensa dans les années 1530, Rabelais édita plusieurs traités fondamentaux des deux illustres médecins grecs, en 1532. Ce sont les *Hippocratis ac Galeni libri aliquot* publiés par Sébastien Gryphe[3], libraire lyonnais chez qui Rabelais fut aussi correcteur d'imprimerie. Mais l'étude de la philologie médicale a connu un tournant récent, à partir de deux redécouvertes importantes :

§3 – d'une part, celle d'une édition du texte grec du *Pronostic* d'Hippocrate procurée par Rabelais, chez le même Gryphe, en 1537[4] ;

§4 – d'autre part, celle de l'exemplaire du Galien grec possédé par Rabelais : l'édition aldine (1525) des *Opera omnia*, aujourd'hui conservée à la Bibliothèque Universitaire de Sheffield, copieusement annotée par notre auteur dans les années 1530, et négligée par les spécialistes incapables d'y reconnaître *la main du maître*[5].

[2] R. Antonioli, *Rabelais et la médecine, Études rabelaisiennes*, XII, Genève, Droz, 1976.

[3] *Hippocratis ac Galeni libri aliquot, ex recognitione Francisci Rabelæsi*, Lyon, S. Gryphe, 1532. – Sur cette édition, voir R. Sturel, « Rabelais et Hippocrate », *Revue des Études Rabelaisiennes*, VI, 1908, p. 49-55 ; R. R. Bolgar, « □Rabelais's Edition of the "Aphorisms" of Hippocrates□ », *The Modern Language Review*, vol. 35, n° 1, janvier 1940, p. 62-66 ; R. Antonioli, *op. cit.*, p. 72-86 ; C. Magdelaine, « Rabelais éditeur d'Hippocrate », V. Boudon-Millot et G. Cobolet (dir.), *Lire les médecins grecs à la Renaissance. Aux origines de l'édition médicale. Actes du colloque international de Paris (19-20 septembre 2003)*, Paris, De Boccard, 2004, p. 61-83 ; ainsi que les travaux récents de C. La Charité : « Rabelais traducteur d'Hippocrate. La restitution "*ex Græco codice*" de passages du *Pronostic* et du *Régime dans les maladies aiguës* omis par Guillaume Cop », *Paroles dégelées. Propos de l'Atelier XVIe siècle*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 311-354 ; « "*Venes jugulares, et arteres sphagitides*" : Rabelais annotateur de *Nature de l'homme* d'Hippocrate dans la traduction d'Andrea Brenta », *L'Année rabelaisienne*, n° 1, 2017, p. 203-227 ; « *Ut Galenus exponit*. Rabelais annotateur du *Régime dans les maladies aiguës* d'Hippocrate dans la traduction de Guillaume Cop », *L'Année rabelaisienne*, n° 2, 2018, à paraître.

[4] *Ἱπποκράτους Προγνωστικὸν. Hippocratis Prognosticon*, Lyon, S. Gryphe, 1537. – Voir C. La Charité, *Rabelais éditeur du* Pronostic. « *La voix véritable d'Hippocrate* », Paris, Classiques Garnier, en préparation.

[5] Sur cet exemplaire, voir S. de Ricci, *Les autographes de Rabelais*, Paris, Le Divan, 1925, p. 19-20, n° 5 ;

§5 Ces deux documents jettent un jour nouveau sur le Rabelais médecin que l'on croyait connaître, tant dans ce qu'il est coutume d'appeler ses « publications savantes » (dont le nombre est à revoir à la hausse) que dans sa fiction française, où les subtiles métamorphoses du savoir médical requièrent une attention nouvelle des herméneutes. De manière générale, c'est l'influence capitale de Galien (129-216) qui a été sous-estimée, notamment parce que le corpus du médecin de Pergame[6], somme à tous égards monumentale, reste encore bien plus difficile d'accès que celui d'Hippocrate (auquel il répond à chaque page), car infiniment plus vaste, touffu et – surtout – non encore traduit en français pour une grande partie.

§6 La geste pantagruéline regorge de références, de clins d'œil, d'allusions médicales plus ou moins explicites ; encore faut-il être capable de les reconnaître et d'en comprendre les implications philologiques[7]. Mettre au jour le contexte de réflexion spécialisé dans lequel s'est écrit tel ou tel passage peut contribuer à en transformer assez considérablement la compréhension : ainsi, par exemple, de la lecture du fameux voyage dans la bouche de Pantagruel, dans un chapitre que, grâce aux nombreuses lectures qui lui ont été consacrées (celle d'Erich Auerbach en tête), on croyait depuis longtemps balisée[8]. C'est à un tel jeu de piste que nous voudrions nous livrer dans cette étude, en relisant une seule page d'un autre épisode tout aussi connu, semble-t-il : celui de l'accouchement de Gargamelle, au chapitre VI de *Gargantua*, intitulé « Comment Gargantua nasquit en façon bien estrange ».

J. Plattard, « Le Galien de Rabelais à la bibliothèque de Sheffield », *Revue du seizième siècle*, XIII, 1926, p. 303-304 ; V. Nutton, « Rabelais's copy of Galen », *Études rabelaisiennes*, XXII, Genève, Droz, 1988, p. 181-187. – Pour une réévaluation de ce document et de la valeur autographe de ses annotations, voir C. La Charité, R. Menini et O. Pédeflous, « Galien restauré : Rabelais philologue entre fractures et fistules », en préparation ; ainsi que les actes du récent colloque Cl. La Charité et R. Menini (dir.), *La Réception de Galien à l'époque de Rabelais* (Montréal, Université McGill, 1er-2 avril 2014), en préparation.

[6] Voir V. Boudon-Millot, *Galien de Pergame : Un médecin grec à Rome*, Paris, Les Belles Lettres, 2012, pour une présentation synoptique de ce corpus pléthorique.

[7] Voir en ce sens C. La Charité, « Rabelais lecteur d'Hippocrate dans le *Quart livre* », dans *Langue et sens du* Quart livre », Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 233-268 ; *Id.*, Fr. Giacone (dir.), « La bibliothèque hippocratique de Rabelais dans *Gargantua*, l'*Almanach de 1535*, le *Tiers livre* et le *Cinquiesme livre* », R. Gorris Camos et A. Vanautgaerden (dir.), *Les Labyrinthes de l'esprit*, Genève, Droz, 2015, p. 45-74 ; *Id.*, « Les symptômes de la pleurésie dans la "Briefve Declaration" et le "gualant Cl. Galen" », *L'Année rabelaisienne*, n° 2, 2018, à paraître ; et R. Menini, « Le "gentil falot Galen" dans la fiction rabelaisienne », *La Réception de Galien*, *op. cit.*

[8] Pour une relecture de l'épisode – à la lumière des questions de philologie médicale, notamment –, voir notre article « Mots de gorge. Voir (et savoir) dedans la bouche de Pantagruel », *Arts et Savoirs*, n° 8, 2017, texte en ligne.

§7 L'enjeu sera de montrer que ce passage, déjà fort drôle, est encore un peu plus savoureux si l'on voit où le médecin Rabelais veut en venir – parfois à mots couverts. En effet, il y va dans ce passage d'une sorte facétieuse de *fiction obstétrique* (il faudrait écrire : *obstétrique-fiction*, comme on parle par anglicisme de « science-fiction »). Car l'accouchement de la pauvre Gargamelle, proprement invraisemblable, se fonde sur des connaissances d'une précision remarquable. Et cela n'a rien d'un paradoxe, car la fantaisie de Rabelais, certes « estrange », n'est jamais l'occasion pour l'humaniste de raconter n'importe quoi : le rieur joue plutôt, ici comme ailleurs, à prendre à rebours – « au rebours », dirait Panurge – l'anatomie et la physiologie hippocratico-galénique, tout en leur conservant leurs prérogatives principales dont il exhibe, sourire à la plume, sa connaissance. D'où le titre choisi (dont le lecteur excusera, espérons-le, la consciente grossièreté) : « Hippocrate et Galien cul par-dessus tête ». Il faut imaginer ici Rabelais en élève brillantissime des Anciens, faisant tout exprès de les comprendre *à contre-sens*.

Gargamelle en travail

§8 Environ trois ans après avoir narré l'engendrement difficile d'un premier héros, celui de Pantagruel – naissance qui coûtait alors la vie à la belle Badebec –, Rabelais revient à la question obstétrique pour raconter, en 1535, la naissance de Gargantua, père de Pantagruel. Cette fois, la mère, Gargamelle, ne meurt pas en couches. Mais les conditions de son accouchement sont pour le moins curieuses. Le passage est célèbre, mais nous gagnerons à le relire une nouvelle fois, afin d'en pouvoir proposer par la suite un bref commentaire strictement médical, qui laissera volontairement les autres enjeux du passage, pour la plupart mieux connus. Voici le texte :

> Peu de temps après elle [Gargamelle] commença à souspirer, lamenter et crier. Soubdain vindrent à tas saiges femmes de tous coustez. Et la tastant par le bas, trouverent quelques pellauderies, assez de maulvais goust, et pensoient que ce feust l'enfant, mais c'estoit le fondement qui luy escappoit, à la mollification du droict intestine, lequel vous appellez le boyau cullier, par trop avoir mangé des tripes comme avons declairé cy dessus.
> Dont une horde vieille de la compaignie, laquelle avoit reputation d'estre grande medicine et là estoit venue de Brizepaille d'auprés Sainct Genou devant soixante ans, luy feist un restrinctif si horrible, que tous ses larrys tant feurent oppilez et reserrez, que à grande poine avesques les dentz, vous les eussiez eslargiz, qui est chose bien horrible à penser. Mesmement que le diable à la messe de sainct Martin escripvant le quaquet de deux gualoises, à belles dentz allongea son parchemin.

> Par cest inconvenient feurent au dessus relaschez les cotyledons de la matrice, par lesquelz sursauta l'enfant, et entra en la vene creuse, et gravant par le diaphragme jusques au dessus des espaules (où ladicte vene se part en deux) print son chemin à gauche, et sortit par l'aureille senestre.
> Soubdain qu'il fut né, ne cria comme les aultres enfans, « mies, mies ». Mais à haulte voix s'ecrioit, « à boire, à boire, à boire », comme invitant tout le monde à boire, si bien qu'il fut ouy de tout le pays de Beusse et de Bibaroys.
> Je me doubte que ne croyez asseurement ceste estrange nativité. Si ne le croyez, je ne m'en soucie, mais un homme de bien, un homme de bon sens croit toujours ce qu'on luy dict, et qu'il trouve par escript[9].

§9 Quelques remarques avant de procéder à une lecture plus techniquement « médicale ». On soulignera d'abord la méfiance du narrateur à l'égard des « sages-femmes », une appellation ici antiphrastique dont Rabelais rira encore dans le *Tiers livre*[10]. De la femme dite « sage », il est dressé un portrait peu avenant avec celui de la vieille sorcière (*saga* !), vilaine et « horde » (c'est-à-dire sale et repoussante) qui s'affaire auprès de Gargamelle. Son manque de compétence est évident lorsque des « pellauderies » (matière fécale en forme de peaux mortes) la mettent à l'épreuve : cette prétendue « sage »-femme confond sans frémir l'afflux provenant de deux orifices distincts… Or, il faut savoir qu'à l'époque du *Gargantua* – et encore assez longtemps après –, on ne faisait appel au chirurgien ou au médecin que lorsque l'accouchement se révélait difficile. C'eût dû être le cas ici. Mais le docteur Rabelais reste en retrait de l'épisode ; sa présence amusée se ressent néanmoins partout.

§10 De plus, les commentateurs se sont interrogés sur la signification de la provenance de la médiocre obstétricienne : « de Brizepaille d'auprés Sainct Genou ». Détail réaliste (ou « effet de réel » tout au moins) : Saint-Genou en Berry – bourgade mentionnée encore dans le chapitre XLV, où l'on trouvait depuis le XIIe siècle une abbaye bénédictine dont frère Jean semble connaître « l'abbé Tranchelion le bon beuveur[11] » – est encore

[9] Rabelais, *Gargantua*, éd. M. Huchon, Paris, Gallimard, « Folio classique », 2007, p. 81-83 (nous lisons le texte de *Gargantua* dans cette édition mise au programme de l'Agrégation de Lettres). Voir aussi l'édition des *Œuvres complètes* dont dérive cette reprise au format de poche (Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1994 [ci-après notée *OC*]), p. 21-22.

[10] Voir *Tiers livre*, XVI, *OC* p. 401.

[11] Voir *Gargantua*, XLV, p. 401 : « Lasdaller pour tous respondit. / "Seigneur je suis de sainct Genou en Berry […]" » ; puis p. 403 : « "Dont este vous, vous aultres pauvres hayres ? / – De sainct Genou, dirent ilz. / – Et comment (dist le moyne) se porte l'abbé Tranchelion le bon beuveur. Et les moynes, quelle chere font ilz ? Le cor dieu ilz biscotent voz femmes ce pendent que estes en romivage. »

aujourd'hui le nom d'une ville d'Indre-et-Loire, proche de Buzançay (dont il arrive à Rabelais de mentionner par ailleurs les cornemuses[12]). Et « Brisepaille » n'est autre que le nom d'un lieu-dit, lui aussi bien réel, de Saint-Genou[13]. On aurait donc, premièrement, une sorte d' « effet de terroir » dont Rabelais s'avère coutumier. Ce serait l'un des aspects de ce qu'on a parfois nommé son « réalisme », appellation discutable et qui a fait couler beaucoup d'encre – peut-être trop. Nonobstant la topographie berrichonne, les éditeurs s'accordent à penser, dans le sillage des gloses de Jacob Le Duchat, premier éditeur critique du texte rabelaisien au XVIIIe siècle[14], que le toponyme de Saint-Genou pourrait aussi receler – grand *Testament* de Villon ou non à l'appui – quelque signification détournée : les contemporains de Rabelais utilisaient, semble-t-il, l'expression *venir de (Brisepaille auprès de) Saint-Genou* pour viser une vieille débauchée[15]. Soit l'équivalent d'un tour figuré plus proche de nous comme *avoir quelques heures de vol*, si l'on nous passe la vulgarité de l'anachronisme technologique.

§11 Il faut ici laisser de côté les conséquences théologiques de cet enfantement contre-nature, ainsi que la question éventuellement mystique de la *conceptio per aurem*, qui feraient à elles seules l'objet d'une autre étude. Quant à l'allusion assez obscure (et même crasse) au *Mystère de saint Martin*, il s'y agit – les notes des éditions critiques nous viennent en aide – du diable enregistrant les propos de commères et qui, son parchemin rempli, essaie de l'allonger avec les dents avant de se heurter à un pilier. Soit un clin d'œil obscur et assez nauséabond, puisque la question serait d'essayer, en gros, de desserrer les orifices de la pauvre Gargamelle, serrés par le « restrinctif horrible » – et de le

[12] Voir *Tiers livre*, XLV et XLVI, *OC* p. 491 et 493, où Pantagruel n'ignore pas que Buzançay est célèbre pour ses cornemuses.

[13] Voir tous ces lieux cartographiés, en ligne, sur le site ReNom des Bibliothèques Virtuelles Humanistes.

[14] Voir Th. P. Fraser, *Le Duchat, First Editor of Rabelais*, Genève, Droz, 1971.

[15] Voir *Œuvres de Maître François Rabelais avec des remarques historiques et critiques de Mr. Le Duchat. Nouvelle édition*, Amsterdam Jean Frédéric Bernard, 1741, p. 20, note 8 : « *Venuë de Brisepaille, d'auprès Sainct Genou etc.*] Villon dans son grand Testament : / *Filles sont très belles, et gentes, / Demourantes à Sainct Genou, / Près Sainct Julian des voventes. / Marches de Bretagne, ou Poictou.* / En Languedoc et en Dauphiné, dire d'une femme qu'elle est *venuë de Brisepaille, d'auprès de Saint Genou, d'avant* ou *dès devant tant d'années*, c'est désigner une vieille débauchée ; et cela signifie qu'il y a long-temps qu'on a brisé avec les genoux la paille de son grabat. » L'édition de J. Cerquiglini-Toulet ne fournit pas le même texte du *Testament* : « Elles sont tres belles et gentes, Demourant a Saint Generou […] » (Villon, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2014, huitain CIV, v. 1062-1063 ; sur Saint-Généroux, dans les Deux-Sèvres, et les jeux de polysémie que le toponyme induit, voir *ibid.*, note *ad loc.* p. 784). Mais *Sainct Genou* est bien la leçon procurée par les deux éditions imprimées par Galliot du Pré, contemporaines de Rabelais.

faire avec les dents[16]. Passons.

§12 Roland Antonioli avait montré[17] que dans cette affaire d'enfantement contre-nature, la narration n'était invraisemblable que pour deux raisons : la taille de l'enfant et l'inversion du processus de la génération. Il écrivait que la remontée du réseau veineux pouvait passer, aux yeux d'un lecteur novice, pour tout à fait possible. Du reste, pour ce qui est de la remontée dans la veine cave, l'auteur reste flou. Comment le bébé remonte-t-il de l'utérus à la veine cave ? Passe-t-il par le foie, d'où est censée partir la veine cave depuis Galien ? Ou par des connexions veineuses mettant directement en lien l'utérus avec la veine cave ascendante ou descendante ? Il faudra y revenir.

L'hippocratiste au travail

§13 Rabelais joue d'abord sur certains *Aphorismes* d'Hippocrate, qu'il venait d'éditer quelque trois ans auparavant (1532), dans la traduction latine de Niccolo Leoniceno, et notamment sur ceux que le médecin de Cos consacre aux accidents de la gestation. C'est notamment vrai pour l'aphorisme v, 34 :

> Mulieri in utero gerenti si alvus plurimum profluat, periculum est ne abortat[18].
> « Chez une femme enceinte, s'il se produit un flux de ventre abondant, il y a risque de fausse couche[19]. »

§14 Tout le passage qui nous occupe semble une mise en scène de cette sentence décisive. Mais Rabelais en altère la teneur : il ne s'agit pas, dans le cas de Gargantua, d'un avortement, mais d'un accouchement impossible. On pourrait citer aussi l'aphorisme iii, 12 (qui fait du reste l'objet d'une controverse entre les Italiens Leoniceno et Manardo, tous deux édités par Rabelais) :

> Si vero hyems australis, et pluviosa, et *serena [manchette : εὔδιος .i. tepida, Ga[lenus].] fuerit, ver autem *siccum [manchette : αὐχμηρόν i. squalidum.] et aquilonium, mulieres quibus partus ad ver inest, ex quacunque occasione abortiunt : quæ vero

[16] Sur cette comparaison diabolique, parce qu'elle « nous oblige à entrer dans l'univers du fantasme pervers », voir P. Eichel-Lojkine, *Excentricité et Humanisme. Parodie, dérision et détournement des codes à la Renaissance*, Genève, Droz, 2002, p. 208-209.

[17] Voir *op. cit.*, p. 164 *sq.*

[18] *Hippocratis ac Galeni libri aliquot*, *op. cit.*, p. 56.

[19] *Aph.*, v, 34, traduit dans Hippocrate, *L'Art de la médecine*, présentation, traductions, chronologie, bibliographie et notes par Jacques Jouanna et Caroline Magdelaine, Paris, GF Flammarion, 1999, p. 232.

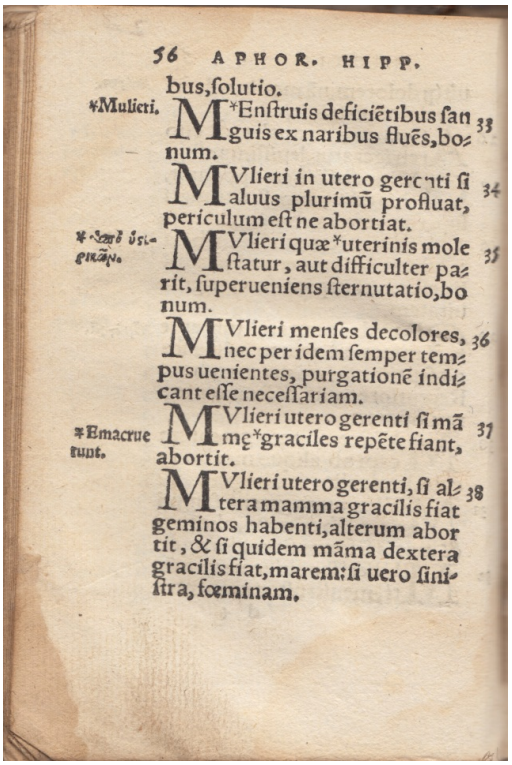

56 APHOR. HIPP.
bus, solutio.
*Mulieri. M*Enstruis deficiẽtibus san 33
guis ex naribus fluẽs, bo-
num.
MVlieri in utero gerenti si 34
aluus plurimũ profluat,
periculum est ne abortiat.
*Ἀπὸ ὑστ-
ρικῶν. MVlieri quæ *uterinis mole 35
statur, aut difficulter pa-
rit, superueniens sternutatio, bo
num.
MVlieri menses decolores, 36
nec per idem semper tem-
pus uenientes, purgationẽ indi-
cant esse necessariam.
*Emacrue
runt. MVlieri utero gerenti si mã 37
mę*graciles repẽte fiant,
abortit.
MVlieri utero gerenti, si al- 38
tera mamma gracilis fiat
geminos habenti, alterum abor
tit, & si quidem mãma dextera
gracilis fiat, marem: si uero sini-
stra, fœminam.

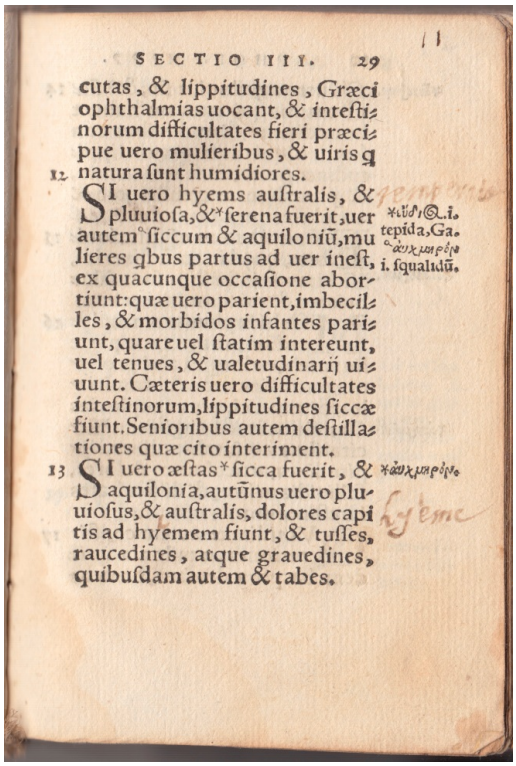
FIG. 1 : Illustration 1. *Hippocratis ac Galeni libri aliquot, ex recognitione Francisci Rabelæsi*, Lyon, S. Gryphe, 1532, p. 56. Collection privée.

parient, imbecilles, et morbidos infantes pariunt, quare vel statim intereunt, vel tenues, et valetudinarii vivunt. Cæteris vero difficultates intestinorum, lippitudines siccæ fiunt. Senioribus autem destillationes quæ cito interiment[20].

« Mais si l'hiver est dominé par les vents du sud, pluvieux et doux, et le printemps sec et dominé par les vents du nord, les femmes qui doivent accoucher au printemps font des fausses couches à la moindre occasion ; celles qui accouchent mettent au monde des enfants faibles ou maladifs, si bien qu'ils périssent aussitôt ou vivent chétifs et maladifs. Chez les autres apparaissent des dysenteries, des ophtalmies sèches et, chez les vieillards, des catarrhes qui tuent rapidement[21]. »

§15

[20] *Hippocratis ac Galeni libri aliquot*, *op. cit.*, p. 29.
[21] *Aph.*, III, 12, dans *L'Art de la médecine*, *op. cit.*, p. 220.



SECTIO III. 29

cutas, & lippitudines, Græci ophthalmias uocant, & intestinorum difficultates fieri præcipue uero mulieribus, & uiris q
12 natura sunt humidiores.
SI uero hyems australis, & pluuiosa, & *serena fuerit, uer autem °siccum & aquilonij, mulieres qbus partus ad uer inest, ex quacunque occasione abortiunt: quæ uero parient, imbecilles, & morbidos infantes pariunt, quare uel statim intereunt, uel tenues, & ualetudinarij uiuunt. Cæteris uero difficultates intestinorum, lippitudines siccæ fiunt. Senioribus autem destillationes quæ cito interiment.
13 SI uero æstas *sicca fuerit, & aquilonia, autūnus uero pluuiosus, & australis, dolores capitis ad hyemem fiunt, & tusses, raucedines, atque grauedines, quibusdam autem & tabes.

*ἀνίδρι Q. i. tepida, Ga.
°ἀυχμηρὸν i. squalidū.
*ἀυχμηρὸν.
hyeme

FIG. 2 : Illustration 2. *Hippocratis ac Galeni libri aliquot*, *op. cit.*, p. 29. Collection privée.

Or, Gargamelle danse « sur l'herbe drue[22] »… le 3 février ! La précision calendaire est d'importance, car les caractéristiques des saisons ainsi que leurs éventuels dérèglements peuvent entraîner, d'après Hippocrate, des accidents chez les femmes enceintes. L'hiver de la naissance du jeune géant – Gargantua n'a pourtant rien d'un prématuré qu'on eût attendu au printemps – semble avoir été pluvieux. La journée festive qui accueille l'heureux événement est propice à une partie de danse dans un endroit qu'on imagine plutôt humide (la « saulsaie »). En ce début de *Gargantua*, nous aurions donc, si l'on en croit le médecin ancien, un concours de circonstances assez néfastes pour la naissance de l'enfant. Or, Rabelais se plaît à faire naître malgré tout le petit Gargantua, en dépit de ces signes avant-coureurs qui promettaient quelque fausse couche ou avortement (dans le cas d'une naissance au printemps).

[22] *Gargantua*, IIII, p. 67 ; *OC* p. 17 : « Après disner tous allerent (pelle melle) à la saulsaie : et là sus l'herbe drue dancerent au son des joyeux flageolletz et doulces cornemuses […] ». La leçon « herbe *dure* » (1542) semble une coquille, corrigée comme telle par l'éditrice.

§16 Il est saisissant de voir que, dans son édition de la traduction latine des *Aphorismes* par Leoniceno, Rabelais a pourvu de plusieurs manchettes les sections III et V (qui traitent notamment de la gestation) – et ce, en plus grand nombre que les autres. Or, ces manchettes (*marginalia* imprimés) sont par excellence le lieu où la plus-value philologique rabelaisienne se marque (souci du lexique, restitution du texte original, insistance sur la *proprietas* grecque, ajouts de texte, synonymes, *etc.*), comme plusieurs travaux récents l'ont noté[23]. Dans le passage qui nous concerne, une manchette – celle qui concerne la traduction de l'adjectif εὔδιος [*eudios*], « doux » ou « tiède » (en parlant du temps qu'il fait) – est à elle seule un vestige condensé des interrogations philologiques de Rabelais. En effet, l'une des lettres médicales (IX, I) du médecin ferrarais Giovanni Manardo – dont Rabelais avait publié le second tome des *Epistolæ medicinales* deux mois avant son édition des *Aphorismes* – porte en grande partie sur l'aphorisme III, 12, sur ses implications et sur sa tradition textuelle[24] ; à la fin de sa démonstration, qui constitue une critique des vues de Leoniceno et de sa traduction, Manardo propose de considérer l'adjectif εὔδιος comme inauthentique, puisqu'il ne figure d'après lui que dans le commentaire de Galien et non dans le manuscrit hippocratique qu'il a pu avoir à sa disposition. Rabelais suit fidèlement ce choix et rend en manchette la paternité de l'adjectif au commentateur « *Ga.*[*lenus*] » (et non à Hippocrate). L'amendement de la traduction latine (*tepidus* plutôt que *serenus* ou *tranquillus*) est discret, mais il confirme que Rabelais se range du côté de Manardo, dont il a lu et édité les développements sur le sens du vocable en contexte. À quels hivers – « doux » ou non (en plus d'être ventés et pluvieux) ? – doit-on les accidents qui surviennent aux femmes en couche ? Voilà la question que Rabelais lecteur d'Hippocrate se posait, après sa lecture du commentaire de Manardo. Difficile de ne pas considérer, à la lueur de tels soubassements textuels (le *corpus hippocraticum* transmis ou glosé par ses traducteurs et commentateurs néo-latins), l'accouchement hivernal de Gargamelle comme la mise en fiction souriante d'une interrogation philologique à laquelle Rabelais, éditeur de Manardo puis de la traduction de Leoniceno, donnait toute son importance.

§17

[23] Voir les travaux de C. La Charité cités à la note 3 ; on peut encore ajouter : *Id.*, « *Veluti per transennam* : formes de l'annotation dans les travaux philologiques de Rabelais », *Formes du texte latin au Moyen Âge et à la Renaissance*, Actes du IVe Congrès de la SEMEN-L (4-6 juin 2015), à paraître.

[24] Voir *Jo. Manardi Ferrariensis medici Epistolarum medicinalium Tomus Secundus, nunquam antea in Gallia excusus* [éd. Rabelais], Lyon, S. Gryphe, 1532, *Epist.* IX, I, p. 316-346. – Témoins cruciaux du travail de réédition de Rabelais (et de ses propres préoccupations de lecteur), les nouvelles manchettes ajoutées dans cette lettre IX, I (absentes de l'éd.-source de Bologne, Faelli, 1531) : « εὔδιον. », « *Hyemis temperatura.* », « *Hippocratis Aphor. 12. particu. tertiæ, nullus adhuc interpres assecutus est.* », « *In Hippocratis libris voces additæ plerunque.* », *etc.*

Le bébé, lui, naît finalement sain et sauf… et plutôt bien portant. Mais comment être certain que sa vie utérine ne lui aura laissé aucune trace ? Le jeune Gargantua sera bientôt qualifié de « phlegmaticque » à deux reprises[25] ; aussi faut-il prendre au sérieux Emmanuel Naya quand il écrit que « la jeunesse du géant comprise entre sa naissance et sa formation est placée sous le signe du phlegme ou pituite[26] ». Or, comme le rappelle aussi Emmanuel Naya, certains accès de pituite se trouvent présentés par Manardo – qui suit en cela les médecins arabes, certes avec prudence – comme la conséquence possible de maladies consanguines contractées *in utero*[27]… Le jeune géant devrait-il son excès de phlegme (en particulier celui de sa « complexion naturelle ») à son ancienne vie utérine, dont la fin fut agitée ?

§18 Quoi qu'il en soit, Docteur Rabelais et Mister Alcofribas sont un seul et unique humaniste, autant dire le même lecteur dont les « travaux savants » (comme si les autres ne l'étaient point !) nourrissent l'œuvre comique pour mieux s'y voir exposer et altérer. Le passage des langues de l'Antiquité (le grec et le latin) à la « vernacule gallique » assure une *translatio studii* ludique dans laquelle l'idiome vulgaire peut revêtir, pour mieux en rire, déguisements savants et masques érudits.

Vous avez dit « cotylédons » ?

§19 C'est une évidence : l'une des sources comiques du passage vient de l'utilisation concomitante d'un lexique et d'expressions quotidiennes ou basses, ainsi que de boutades gaillardes, couplée à celle d'un vocabulaire technique marqué, qui doit nous apparaître d'autant plus décoiffant que dans les années 1530, le vocabulaire médical en vernaculaire en est encore aux balbutiements. On prendra donc toute la mesure de ce que « droict intestine » (*rectum* [*intestinum*] : lexie précisément utilisée par Leoniceno dans sa traduction des *Aphorismes* édités par Rabelais), « diaphragme », « cotyledons de la matrice » (deux calques du grec) ou « vene creuse » (pour veine-cave) ont de tout à fait spécifique. Rien de tout cela ne se lit, évidemment, dans les *Chroniques gargantuines* anonymes. Le bon bourgeois lyonnais qui découvrait le *Gargantua* rabelaisien devait avoir l'impression qu'on lui parlait chinois.

§20 En ce qui concerne *diaphragme*, qui peut nous paraître aujourd'hui assez banal, il est tout à fait étonnant, qui plus est dans un texte de fiction (*a fortiori* française) publié

[25] Voir *Gargantua*, VII, p. 89 et XXI, p. 197.

[26] E. Naya, *Rabelais. Une anthropologie humaniste des passions*, Paris, Puf, 1998, p. 15.

[27] *Ibid.*, avec renvoi à Manardo, *Epistolarum medicinalium Libri XX*, Lyon, G. et M. Beringen, 1549, VII, 2, p. 136 (soit dans l'éd. de Rabelais : *Epistolarum medicinalium Tomus Secundus*, *op. cit.*, p. 71).

à cette époque ; dans la traduction latine de Wilhelm Cop (*Copus*) du *De locis affectis* de Galien, *diaphragma* était encore rendu par *septum transversum*. Preuve que même en latin, le calque hellénisant ne faisait pas encore l'unanimité chez les humanistes. Même chose pour la « vene creuse » : Rabelais écrira « veine cave[28] » une fois dans les matériaux du *Cinquiesme livre*. Jean Céard a montré que l'invention du lexique médical en vernaculaire était, surtout avant 1550, une affaire de tâtonnements[29]. Pour ce qui est de « *larrys* », qui fait une paronomase comique avec « *eslargis* », il s'agit en revanche d'un vieux mot, qui signifie « coteau inculte » ou « lande » au Moyen Âge. Technicité extrême et vieux vocabulaire imagé : c'est assurément l'une des sources de la dissonance comique du passage.

§21 Mais revenons à notre *venter inferior*, c'est-à-dire à la partie du ventre (tripartite, pour les Anciens) qui se trouve située, précisément, sous le diaphragme. Une entrée dans l'atelier de Rabelais s'offre à qui relève l'utilisation de l'expression « cotyledons de la matrice », on ne peut plus technique, à laquelle l'auteur ne reviendra plus ultérieurement dans sa fiction. Véritable hapax dans les *Aphorismes* d'Hippocrate, ces « cotyledons » n'y apparaissent qu'à une seule reprise, dans l'aphorisme V, 45 :

> Quæcunque mediocriter corpora habentes, abortiunt, secundo aut tertio mense sine occasione manifesta : his *acetabula [manchette : κοτυληδόνες.] uteri plena mucoris sunt, et non possunt ex pondere fœtum continere, sed disrumpuntur[30].

> « Chez les femmes de constitution moyenne qui font une fausse couche au deuxième ou au troisième mois, sans raison apparente, ce sont les cotylédons qui, emplis de mucosités, ne peuvent retenir l'embryon en raison de son poids et se brisent[31]. »

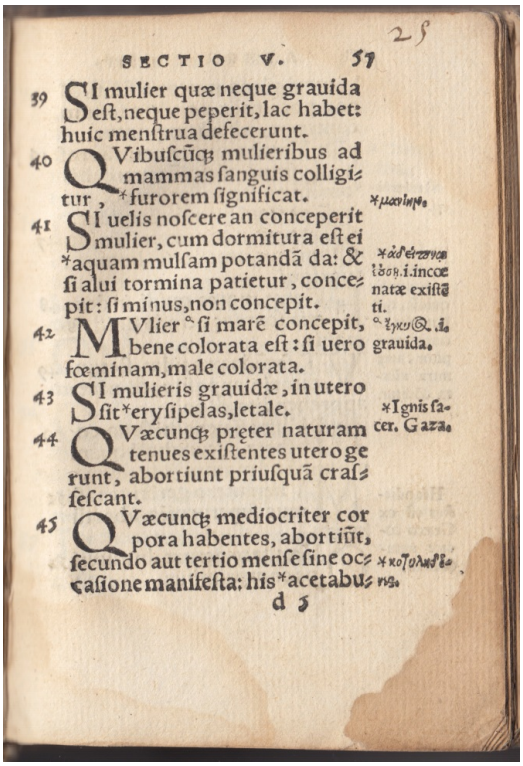
§22 Voilà – à très gros traits – ce qui nous est décrit avec l'accouchement loufoque de Gargamelle, à cette différence qu'elle n'est pas au deuxième ou troisième mois, mais au onzième, comme on sait. Cet aphorisme V, 45 est la source fondamentale du passage rabelaisien, à partir de laquelle les autres sous-textes rayonnent. Car il n'y aurait guère ici qu'une coïncidence en matière de « cotylédons », si Rabelais n'avait pas fait figurer dans son édition des *Aphorismes*, en manchette face au texte latin de Leoniceno, la manchette

[28] Voir *Cinquiesme livre*, XLII, *OC* p. 828.

[29] Voir J. Céard, « Remarques sur le vocabulaire médical de Rabelais », F. Giacone (dir.), *La Langue de Rabelais – La langue de Montaigne* (*Études rabelaisiennes*, XLVIII), Genève, Droz, 2008, p. 61-71.

[30] *Hippocratis ac Galeni libri aliquot*, *op. cit.*, p. 57-58.

[31] *Aph.*, V, 45, dans *L'Art de la médecine*, *op. cit.*, p. 233 (et la note *ad. loc.*, p. 332).


SECTIO V. 57

39 SI mulier quæ neque grauida est, neque peperit, lac habet: huic menstrua defecerunt.

40 QVibuscũq; mulieribus ad mammas sanguis colligitur, *furorem significat. *μανίην.

41 SI uelis noscere an conceperit mulier, cum dormitura est ei *aquam mulsam potandã da: & si alui tormina patietur, concepit: si minus, non concepit. *ἀδείτονας ἐοῦσα. i. incœnatæ existẽti.

42 MVlier ᵃ si marẽ concepit, bene colorata est: si uero fœminam, male colorata. ᵃ ἔγκυος. i. grauida.

43 SI mulieris grauidæ, in utero sit *erysipelas, letale. *Ignis sacer. Gaza.

44 QVæcunq; pręter naturam tenues existentes utero gerunt, abortiunt priusquã crassescant.

45 QVæcunq; mediocriter corpora habentes, abortiũt, secundo aut tertio mense sine occasione manifesta: his *acetabu- *κοτυληδόνες.

d 5

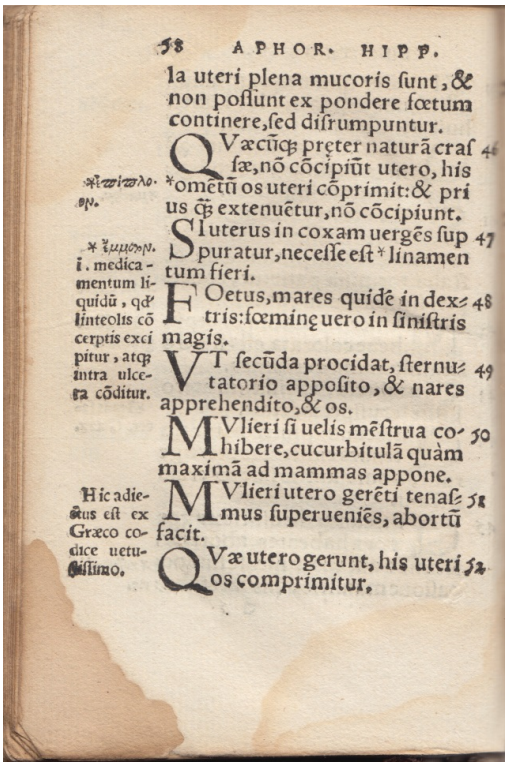
grecque : « κοτυληδόνες » [*kotyledones*], « cotylédons ». Soit une preuve que, comme souvent en marge de ses éditions, le médecin philologue voulait insister sur la propriété du terme en sa langue d'origine.

§23 Mais pourquoi s'arrêter sur ce détail anatomique ? Précisément parce que l'Antiquité ne s'accorde pas sur l'identification (et, à vrai dire, sur l'existence même) de ces fameux « cotylédons », présents ou non auprès de l'utérus de la femme. Rabelais met le doigt sur une controverse médicale.

§24 Pour Démocrite, Épicure, ou encore Diogène d'Apollonie, les cotylédons sont des protubérances charnues de part et d'autre de l'utérus, que l'embryon « tète » pour se nourrir. Pour Aristote, il s'agit aussi d'un aliment pour le fœtus, mais il ne mentionne cette partie charnue et comestible, qui présente lobes, puis ou aspérités, que chez certains animaux[32].

§25 Galien, quant à lui, n'a pas la même entente de ces *cotylédons*. Pour lui, ils existent chez la femme et constituent un ensemble de vaisseaux qui permettent de relier le fœtus à la matrice, ou plus précisément les « abouchements » (*stomata*) de ces vaisseaux. Ra-

[32] Voir Aristote, *Gen. anim.*, II, 7, 745b *sq.* et *Hist. anim.*, *passim*.



58 APHOR. HIPP.

la uteri plena mucoris ſunt, & non poſſunt ex pondere fœtum continere, ſed diſrumpuntur.

QVæcũq; pręter naturã craſſæ, nõ cõcipiũt utero, his *omẽtũ os uteri cõprimit: & prius q̃ extenuẽtur, nõ cõcipiunt. 46

SI uterus in coxam uergẽs ſuppuratur, neceſſe eſt * linamentum fieri. 47

FOetus, mares quidẽ in dextris: fœminę uero in ſiniſtris magis. 48

VT ſecũda procidat, ſternutatorio appoſito, & nares apprehendito, & os. 49

MVlieri ſi uelis mẽſtrua cohibere, cucurbitulã quàm maximã ad mammas appone. 50

MVlieri utero gerẽti tenaſmus ſuperueniẽs, abortũ facit. 51

QVæ utero gerunt, his uteri os comprimitur. 52

*Ἀναστόμωσις. i. medicamentum liquidũ, qd' linteolis cõcerptis excipitur, atq; intra ulcera cõditur.

Hic adiectus eſt ex Græco codice uetuſtiſſimo.

FIG. 3 : Illustrations 3 et 4. *Hippocratis ac Galeni libri aliquot*, *op. cit.*, p. 57-58.

belais est évidemment remonté au corpus galénique pour faire sienne la teneur du texte d'Hippocrate. En premier lieu, il s'est adressé aux *Commentaires* de Galien aux *Aphorismes* (en l'occurrence, ici, à V, 45), au cours desquels on peut lire – dans la première traduction française du texte, assez libre (celle du Tourangeau Jean Brèche, peut-être connu de Rabelais) :

> *Femmes estant de moyenne corpulence* : c'est ne trop maigres : n'y aussi trop grasses : lesquelles abvortent le deux et troysiesme moys, sans cause manifeste, et apparente, comme de grande fiebvre, flux de ventre, flux de sang, ou erysipelas en la matrice : ou que icelle femme ayt saulté trop fort, ou cryé, ou d'ennuy, ou de courroux, ou de crainte et paour, ou de faulte de menger et se nourrir : *c'est que les cotyledons de la matrice* [manchette : *Kotyledones, id est, Acetabula. vide Galen. Comment. hîc : et li. xv. de usu part. et in li. de ute. sect.*] qui sont petitz boutz et bouches des venes et arteres, ainsi que petites tumeurs au dedans de la matrice, ausquelles est lyé le fruyct de la femme : et par lesquelles est porté le nourrissement à l'enfant, *sont pleins de pituite, et humeur lente et froide* : parquoy ne peuvent retenir la pesanteur

> du fruict, *d'aultant que ceste pituite les a renduz molz et foibles*, ainsi se rumpent, *et le fruict tumbe*[33].

§26 « Que icelle femme ayt saulté trop fort » (Leoniceno : « *saltu gravidæ mulieris vehementiore* ») : ne serait-ce à une telle agitation sautillante que Gargamelle, danseuse gravide, doit ses complications ?

§27 Comme l'indiquent les manchettes de Jean Brèche, d'autres lieux du corpus galénique mentionnent les cotylédons. Il s'agit d'abord du *De usu partium* (*De l'utilité des parties du corps humain*), vaste traité anatomico-physiologique de référence, que tous les médecins connaissent à la Renaissance. On lit en XV, 5 (où l'aphorisme V, 45 d'Hippocrate est dûment cité) :

> Le liquide amniotique présente une utilité assez grande ; en effet, le fœtus surnageant pour ainsi dire dans ce liquide perd de son poids, et remonte, de sorte qu'il devient moins lourd, pour les ligaments qui le rattachent à la matrice. C'est cette idée qui a fait dire à Hippocrate (*Aph.* V, 45) : « Quand les femmes grosses avortent au bout de deux ou trois mois, sans cause apparente, c'est que les cotylédons sont pleins de mucosités ; ne pouvant plus supporter le poids du fœtus, ils se rompent. » Il appelle cotylédons les orifices des vaisseaux qui pénètrent dans les matrices, ainsi que cela a été démontré dans d'autres livres (*Comm. sur les Aph.* V, 45 ; *De la sem.* I, vii), et dit qu'ils ne peuvent porter et soutenir l'embryon quand ils sont remplis de mucosités, mais que, cédant au poids, ils se rompent. Cet accident arriverait perpétuellement à toutes les femmes grosses si le fœtus, en nageant dans le liquide amniotique, ne devenait plus léger, et si par conséquent il n'en résultait pas un moindre tiraillement pour les vaisseaux qui s'abouchent à ceux de la matrice[34].

§28

[33] *Les Aphorismes d'Hippocrates […] Traduictz du Grec mesme en François, par M. Jehan Breche de Tours […]*, Paris, J. Kerver, 1552, f. 175r-v. – La traduction latine par Leoniceno se lisait ainsi : « *Sine manifesta occasione ait febre vehemente, et alvi fluxu, vel profluvio sanguinis, vel erysipelate in ipso utero constituto, vel saltu gravidæ mulieris vehementiore, vel clamore, vel mœrore, vel ira, vel timore, vel victu parciore, vel tali aliquo actu, seu passione. Fit enim verisimile, in his esse plena mucore ora vasorum venientium ad uterum, ex quibus secundæ pendent, quæ ora, acetabula nominavit, non sicuti quidam arbitrantur adnatas ipsis carnes adenosas. Nam uti ipse inquit in primo libro De passionibus mulieribus. Acetabula inquit sunt ora venarum et arteriarum, quæ ferunt ad uterum.* » (*Galeni Opera*, Bâle, A. Cratander, 1529, f. 412 r).

[34] Galien, *De usu partium*, XV, 5, trad. Daremberg, dans *Œuvres anatomiques, physiologiques et médicales de Galien*, Paris, J.-B. Baillière, 1854-1856, vol. 2, p. 142-143.

Dans la traduction latine de Niccolò da Reggio, que Rabelais avait consultée, le mot-clef avait été conservé en grec[35].

En marge de son aldine

§29 Ce n'est pas tout. Dans le *De semine* (*De la semence* ou *Du sperme*), Galien démontre l'ignorance de ceux qui accusent Hippocrate d'appeler *cotylédons* les excroissances de chair poussant tout autour des orifices des vaisseaux dans certaines espèces animales. Or, pour Hippocrate, nous dit Galien, les cotylédons sont en réalité les extrémités des vaisseaux à travers lesquels, chaque mois, le résidu du sang provenant de tout le corps se déverse dans la matrice. On ne sera pas étonné de découvrir que Rabelais avait lu ce passage[36], soulignant plusieurs mots dans son édition grecque avant d'annoter en marge « *Cotyledones* » :

§30 Ajoutons qu'une autre note autographe fort semblable – « *Cotyledones uteri* » : « cotylédons de l'utérus » – se lit face à tel passage du traité *De uteri dissectione* (*De l'anatomie de l'utérus*) qui réaffirme, après Praxagoras, l'existence de cotylédons chez la femme[37]. Ce *locus similis* a lui aussi bénéficié de quelques soulignements (noms de Dio-

[35] Voir *Claudii Galeni Pergameni, secundum Hippocratem medicorum facile principis opus de usu partium corporis humani […], Nicolao Regio Calabrio interprete*, Paris, S. de Colines, 1528, p. 436 : « *Ad hanc enim mentem dicebat et Hippocrates. Quæcunque in utero habentes, abortiunt bimestres et trimestres, absque manifesta causa, iis κοτυληδόνες mucilagine plenæ sunt, et non possunt continere embryon præ gravitate, sed ipsum abrumpitur, κοτυληδόνας, hoc est acetabula quidem nominans, orificia vasorum, quæ ad matrices perveniunt. (monstratum enim fuit et hoc in aliis) non posse, dicens idem, ipsas vehere et portare embryon, quum mucilaginosæ factæ fuerint, sed permittere à pondere abrumpi* ». – Sur l'importance qui fut celle de la traduction de Regius, voir S. Berlier, « Niccolo da Reggio traducteur du "De usu partium" de Galien. Place de la traduction latine dans l'histoire du texte », *Medicina nei secoli. Arte e Scienza*, 25/3, 2013, p. 957-978.

[36] Voir, pour une traduction latine que put consulter Rabelais – celle de Gontier d'Andernach –, *Claudii Galeni Pergameni libri duo De Semine. Joanne Guinterio Andernaco interprete*, Paris, S. de Colines, 1533, *De semine*, I, 7 [*cf.* Kühn, IV, p. 537-538], p. 23-24 : « *Verum longiori spatio tum semine augescente tum et vulva magis ac magis in se contracta, alias alia ipsius particula semen apprehendit. Tamquam vero membrana quæ id comprehendit, mollis adhuc existat et vasa patescant, uterus membranæ per ipsa occurrit : quemadmodum polypi, ut acetabulis contingant. Ita enim vasorum corpora polyporum acetabulis respondent, eoque ipsa non alio nomine appellant. Cæterum de hoc absolutius quinto libro de Hippocratis anatome tractavi, ignorantiam eorum persequens qui virum criminabantur, putabantque carnes quæ vasorum oris in nonnullis animalium obnascuntur, acetabula ipsum nuncupare. Vera autem acetabula vasorum fines sunt, per quos sanguinis superfluum singulis mensibus ex toto corpore in uterum derivatur* ».

[37] Voir *Cl. Galeni medici Libri quatuor […] Jano Cornario medico interprete,* Bâle, J. Froben 1536, *De uteri dissectione*, §10 [*cf.* Kühn, II, p. 905], p. « 121 » [*sic pro* 112] : « *Juxta hæc vasa etiam Cotyledones sive*

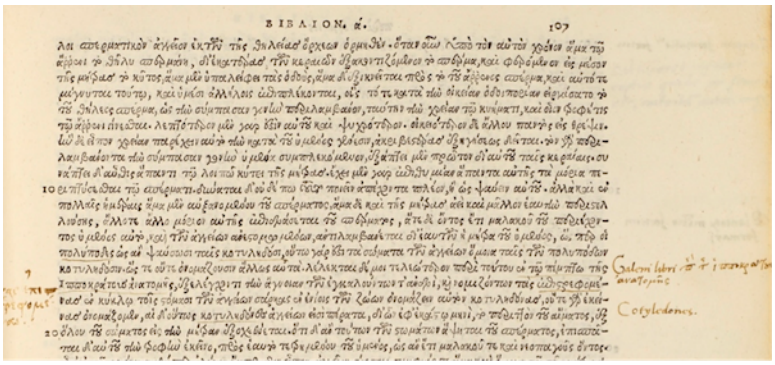


Fig. 4 : Illustration 5. *Γαληνοῦ α'. Galeni librorum pars prima [...]*, Venise, héritiers d'Alde Manuce,
[1525], 1ère partie, f. 107 r (détail). Sheffield, University Library, cote f 882*.
Marge extérieure (à droite) : annotations autographes.
(© Université du Québec à Rimouski et Université François-Rabelais de Tours)

clès et de Praxagoras, *etc.*), peut-être plus tardifs

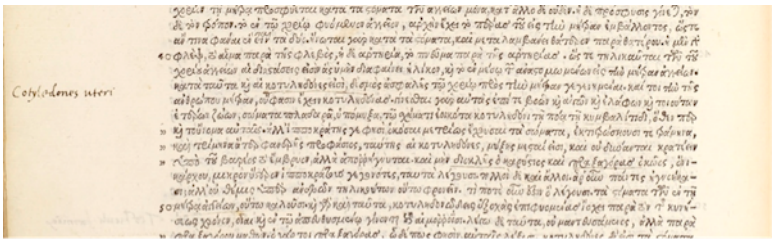


Fig. 5 : Illustration 6. *Γαληνοῦ α'. Galeni librorum pars prima [...], op. cit.*, f. 97 v (détail).
Marge extérieure (à gauche) : annotation autographe.
(© Université du Québec à Rimouski et Université François-Rabelais de Tours)

acetabula sunt, vinculum firmum secundæ ad uterum existentes, quanquam hominis uterum cotyledonas habere, sint qui negent. [manchette : *Cotyledones*] *Nasci enim eas in vaccis, capris, ac cervis, atque aliis animalibus aiunt, corpuscula laxa, mucosa, figura cotyledoni herbæ, quæ et cymbalitis dicitur, similia, unde et nomen habent.* [manchette : *Quid sint in brutis cotyledones*] *Verum Hippocrates utique ait, Quæcunque moderata habentes corpora bimestres aut trimestres abortiunt,* [...] *Atqui Diocles Carystius, et Praxagoras Cous Nicarchi filius, paulo post Hippocratem nati hæc eminentias ad cotyledonum similitudinem innascentes circa impregnationis tempus habent, quales item in intestino recto in hæmorrhoidibus fiunt. Dico autem hæc non ex vaticinio, sed à Praxagora doctus. Praxagoras nanque in hunc modum dicit, his verbis, Cotyledones sunt oscula venarum ad uterum pervenientium. Quare quòd habeat sanè uterus cotyledones, et quatenus hæipsæ ab ipsis quæ in brutis animalibus sunt differant, ex dictis manifestum jam factum esse opinor.* »

§31 C'est bien *en marge* de ses études médicales que l'humaniste écrit sa fiction. L'étude mériterait d'être poussée plus avant, car cet exemplaire annoté, document incomparable, est encore loin d'avoir livré tous ses secrets – secrets d'un atelier de celui qu'on ne craindra pas de qualifier de *Rabelais le marginal*[38].

§32 À la lumière du Galien de Sheffield, il est désormais clair que notre futur « docteur en medicine » connaissait absolument tous les lieux galéniques consacrés à la question des cotylédons. On discerne comment son travail montpelliérain sur les *Aphorismes* d'Hippocrate – prélude à l'édition parue chez Gryphe – ouvrait un vaste champ de recherche, dont il put donner quelque version bouffonne dans *Gargantua*. Et ce, à partir d'un seul mot ou presque : *cotylédons.* Comme souvent chez Rabelais le lexiquaire, une question de taxinomie antique ouvre un monde de références. Ici, les préoccupations du médecin et du botaniste se rejoignaient autour de ce cas polysémique : chez Dioscoride (IV, 91), par exemple, Rabelais trouvait mention d'un autre cotylédon, la plante que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de « nombril de Vénus » (*Cotyledon umbilicus L.*). Galien, dans son *De uteri dissectione*, effectuait déjà le rapprochement.

Manardo et les cotylédons

§33 Rabelais effectua-t-il ce long travail de relecture de Galien afin de comprendre un seul mot des *Aphorismes* d'Hippocrate et d'en relever la *proprietas* en manchette ? – Presque ! – De quoi ne serait pas capable, en effet, un humaniste digne de ce nom, lorsqu'il met en œuvre ce que Manardo appelle la connaissance précise et attentive des dénominations (« *exacta nominum notitia*[39] »), si importante dans l'étude de la médecine, selon le Ferrarais ?

§34 En réalité, le roman philologique n'est pas tout à fait complet ; car il faut ajouter au voyage rabelaisien entre les livres de médecine une escale supplémentaire : précisément un passage de son édition du second tome des *Épîtres médicales* de Manardo qui, deux mois avant l'édition des livres d'Hippocrate et de Galien, posait au Chinonais la même *quæstio vexata* des cotylédons. En effet, toute la lettre XII, I du recueil de l'Italien est consacrée à deux petits récipients qui servent aussi fréquemment, en latin, d'unités de mesure : *cochlear* et *acetabulum* (nom latin pour le *cotylédon* grec). Voici un extrait de cette lettre qui – en plus de l'aphorisme V, 45 d'Hippocrate – dut renvoyer Rabelais à

[38] Sur cette question (et le cas de Guillaume Budé), voir les réflexions suggestives proposées par A. Grafton dans son article « Is the History of Reading a Marginal Enterprise ? Guillaume Budé and His Books », *The Papers of the Bibliographical Society of America*, vol. 91, n° 2, juin 1997, p. 139-157.

[39] Voir *Epistolarum medicinalium Tomus Secundus*, *op. cit.*, p. 36.

ses études cotylédoniennes, et aux lieux galéniques parcourus *supra.* Manardo s'adresse à son ami médecin Vincenzo Caprili (*Vincentius Caprilus*), dont il résume, semble-t-il, le propos contenu dans une précédente lettre :

> « Tu ajoutes ensuite : "*Acetabulum* signifie en latin la même chose que *cotylédon* en grec. Le mot a plusieurs acceptions différentes ; de même la *cotyle* était-elle dans les banquets des Grecs une mesure de vin, dont il subsisterait encore aujourd'hui des vestiges chez certains religieux. Les Romains en usaient aussi pour assaisonner leurs plats, et c'est du vinaigre (*acetum*) qu'*acetabulum* tire son nom : ce récipient est petit, arrondi et légèrement concave, comme on le voit pour la cuiller (*cochlear*). Cette forme vaut son nom à une plante, parce que ses feuilles qui ressemblent à l'*acetabulum*. Le polype a aussi des *acetabula* ; et Galien appelle *cotylédons* de l'utérus certaines parties creuses auxquelles est rattaché le fœtus, ainsi que des cavités osseuses ».

> *Addis præterea acetabulum idem esse Latinis, quod Græcis cotyledon, multasque ac diversas significationes habere, Cotylam quoque, in Græcorum conviviis, vini mensuram fuisse, cujus apud religiosos quosdam viros, adhuc extent vestigia :* [manchette : *Acetabulum.*] *Romanos vero ea usos ad intinctus, et ab aceto vocasse Acetabulum, cujus forma esset parva, rotunda, sensim in concavitatem desinens, ut in cochlearis figura cernitur. Ab hac figura hærbam* [*sic*] *quandam vocatam, quia folia habet acetabuli figura :* [manchette : *Cotyledones.*] *Et Acetabula in pisce Polypo, et apud Galenum uteri cotyledones, partes scilicet concavas, in quibus fœtus hæret, et ossium cavitates*[40].

§35 Et Manardo de revenir sur certaines assertions de son correspondant, en particulier sur la différence entre les deux récipients examinés. Dans cette lettre à Caprili – au long de laquelle, en marge de l'édition publiée par Gryphe, les manchettes sont toutes à attribuer à Rabelais –, on n'en saura guère plus sur l'anatomie de l'utérus ; les éclaircissements de Manardo concernent en priorité le *cotylédon* comme contenant lié à la (au) *cotyle*[41]. Ce souci antiquaire de la restitution des *realia* grecs et romains, en particulier des outils et des unités de mesure, fut une passion de l'époque de Manardo et de Rabelais : tous les humanistes avaient lu le *De asse* de Guillaume Budé (1515), qui ne méconnaît pas, au

[40] *Ibid.*, p. 539-540. – Je traduis.

[41] *Ibid.*, p. [5]42-543 : « *Cotyledon facta est à cotyla Græcorum in poculis et convivio mensura vini et vasculo* ».

cinquième livre, l'*acetabulum* – non plus que ses successeurs Alciat ou Agricola qui, dans leurs *De mensuris* respectifs (1530 et 1533), avaient repris la question.

§36 Éditeur de Manardo puis d'Hippocrate et Galien, Rabelais avait donc été sommé de prendre en considération la polysémie d'un mot-clef engageant de multiples interrogations philologiques.

Pendant ce temps, Rösslin

§37 Les tribulations de Gargamelle, dont Rabelais narre facétieusement les rudesses, ne manquent pas non plus d'être contemporaines, à un an près, de la traduction française du premier traité dédié exclusivement à la grossesse et à l'accouchement. Il s'agit de l'ouvrage d'Eucharius Rösslin, publié d'abord en allemand (1513), et dont le succès, notamment à partir de la version latine de 1532, fut considérable en Europe. Ce premier « traité d'obstétrique[42] » était en réalité une compilation des Anciens – mais, pour la première fois, les indoctes étaient en mesure de s'approprier la teneur de cette discipline et d'un savoir-faire dont la nécessité se faisait sentir chaque jour plus dramatiquement, tant la mortalité infantile, comme celles des femmes en couches, était élevée. Il y a fort à parier, cependant, que les sages-femmes du *Gargantua* n'ont pas pris connaissance de l'ouvrage de Rösslin. À leur décharge, il faut dire que la première traduction française (Paris, Jean Foucher, 1536) – qui connut plusieurs rééditions après que Paul Bienassis, médecin poitevin, en eut repris la lettre – fut postérieure à *Gargantua*. Rabelais, lui, avait pu lire le médecin allemand en latin, dans la version intitulée *De partu hominis, et quæ circa ipsum accidunt* – d'autant que cette traduction faite pour les savants, due à Rösslin fils ou à Christian Egenolff, reparaissait précisément en 1535, en France, à la faveur des caractères du Parisien Louis Blaubloom, imprimeur (entre autres) d'un certain Clément Marot… que Rabelais rééditait alors chez Juste[43].

§38 Ouvrons donc le traité de Rösslin dans la traduction française de 1536 – qui porte pour titre (plus éloquent qu'économe) : *De divers travaulx et enfantemens des femmes, et par quel moyen l'on doit survenir aux accidens qui peuvent escheoir devant et après iceulx travaulx […]* – ; au chapitre VIII, « De celles qui avortent et des causes de ce

[42] Sur Rösslin, les rééditions de son ouvrage et sa postérité, voir V. Worth-Stylianou, *Les Traités d'obstétrique en langue française au seuil de la modernité. Bibliographie critique des « Divers travaulx » d'Euchaire Rösslin (1536) à l' « Apologie de Louyse Bourgeois sage femme » (1627)*, Genève, Droz, 2007, p. 88 *sq.*

[43] Voir G. Berthon, « Rabelais éditeur des œuvres de Clément Marot (1533-1535) », *L'Année rabelaisienne*, n° 2, 2018, à paraître.

mal : et des remedes qui les en peuvent garder », nous retrouvons les préoccupations de Rabelais l'obstétricien. Permettons-nous d'en citer un assez long passage :

> [...] Item advient quelque fois que les nerfz qui lient l'enfant à la matrice de sa mere par lesquelz il prent son nourrissement sont estoupez des humeurs : ou sont rompuz par inflations qui trop les estendent : parquoy est fait que l'enfant privé du nourissement convenable meurt au ventre de sa mere. Et cela est la mesme cause pourquoy le germe chet au .ii. ou .iii. mois après la conception : ainsi que tesmoigne Hippocras : lequel dit en ceste maniere. Toutes femmes (dit il) de moyenne corpulence, c'est à dire, ne trop grasses ne trop mesgres, qui auront conceu : s'il advient qu'elles advortent le second ou troisiesme moys après, dire fault evidentement et necessairement que c'est pourtant que les cotiledens [*sic*] trop estenduz et chargez ou grevez de mauvaises humeurs se rompent et ne peuvent plus soutenir ne nourrir le fruict. Semblablement aussi dit Avicenne, usant des mesmes paroles dessusdictes.
> [...] Item le dessusdict avortement peult venir de gloutonnie : quant par icelle l'enfant suffocque : et son nourrissement corrompu : Car tout ainsi que par trop boire et menger ne peult estre faicte suffisante digestion en l'estomac, aussi ne se peult faire que de telles viandes mal cuyttes le sang ne soit corrompu qui devoit nourrir l'enfant.
> [...] Item les femmes avortent par l'indisposition de l'air qui se fait quant soubdainement l'estat et qualité de l'air est muée, car comme dit Hippocras : toutesfois et quantes que l'hyver est humide et le printemps sec et froid : celles qui enfantent en la saison d'iceluy printemps avortent facillement sans aultre cause ou si elles n'avortent elles enfantent en grant difficulté : et n'ont enfants viouches [*sic*], mais maladifz, et qui meurent incontinent : ou s'ilz ne meurent ilz ne sont jamais guieres sains.
> [...] Item l'avortement advient par trop grande agitation de co[rp]s, c'est à sçavoir quant les femmes grosses travaillent trop ou dencent lascivement et saultent trop et avec aucun mouvement se gectent souvent à la renverse.
> Item toutesfois et quantes qu'elles tresbuchent et cheent rudement : comme quant par fortune quelcun en les boutant ou frappant autrement leur fait effort en quelque partie du corps.
> [...] Or après avoir congneu les causes et les signes du peril : il nous est convenable escripre aucuns remedes pour les eviter. Et premierement la femme se doit abstenir de toutes choses qui sont causes de la faire avorter, comme dessus a esté dit par ordre. Si donc la femme est en denger pour la largeur et spaciosité de l'entrée de la matrice, on luy doit applicquer choses qui restraignent ; comme sont baings : fumigations : oignemens : emplastres et odeurs dont cy dessus a esté parlé au .v. chap.

et tout ce qui a puissance de luy restrandre les moys quant ilz coullent trop.[44]

§39 Tout à trac, on retrouve ici bon nombre d'éléments mis à contribution dans la fantaisie rabelaisienne : les lieux hippocratiques, l'agitation dansante, les « nerfz qui lient l'enfant à la matrice », volontiers altérés en « *cotyledens*[45] », et surtout les « choses qui restraignent » – parmi lesquelles il faut inclure, à coup sûr, quoique Rabelais n'en ait pas fourni la composition exacte, le « restrinctif si horrible » administré par les sages-femmes de Saint-Genou !

§40 En parallèle du traité de Rösslin, dont il semble la contre-indication pastiche, le chapitre VI de *Gargantua* révèle sa vraie nature : par sa gestation intertextuelle, il n'est autre que la réussite comique d'un *avortement raté*. Miracle s'il en est ! Rabelais y a mené à bien son exploit paradoxal : l'épisode-monstre est à la littérature ce que le jeune géant et sa mère sont à la nature – un prodige.

En passant par la « veine creuse »…

§41 Pauvre Gargamelle !… Nous savons aujourd'hui que la femme ne possède pas de cotylédons au sens que Galien leur donnait, et que la vascularisation du fœtus se fait par des artérioles et des veinules dont l'abouchement ne se voit pas ; mais les médecins ont

[44] *Divers travaulx et enfantemens des femmes, et par quel moyen l'on doit survenir aux accidens […] par excellent medicin de Francfort, maistre Euchaire Rodion […]*, Paris, J. Foucher, 1536, f. xliiii r - xlix r. – Pour le texte latin, voir *De partu hominis, et quæ circa ipsum accidunt. Libellus D. Eucharii Rhodionis, Medici*, Francfort, Ch. Egenolff, 1532, cap. VIII : « *De arbortientibus* [*sic* !] *et caussis abortuum quibusque remediis iidem præcaveri possint.* », n. p. – Un *arbortement*, ne serait-ce point là ce que nous présente Rabelais, en poussant le gigantal fœtus à « graver » (grimper) à l'arbre du corps de sa mère, non sans en saisir tous les embranchements veineux ? Du pouvoir suggestif d'une simple coquille ! – Voir notamment, *ibid.*, pour les cotylédons (mentionnés en latin et en grec) : « *Item fit nonnumquam, ut Cotylidones* [*sic*]*, hoc est nervi illi quib. in utero partus illigatur, et per quos alimenta accipit, viscosis et crassis humoribus obstruantur, aut inflationibus distenti rumpantur, ex qua re fit, ut partus cum debito nutrimento privetur, plerumque emoriatur, præcioue autem altero aut tertio mense, quam conceptus est, embryo ex hac caussa dejicitur, sic enim Hypo. ait. Quæcumque mediocri corpore* […] *Et Avicenna plerumque, inquit, pregnantes abortire circa alterum aut tertium mensem solent, Cotylidonibus* [*sic*]*, humoribus, atque inflatione distentis. Præter hæc abortus nonnumquam fiunt, propter loca matrici propinqua morbis ac viciis infestata atque corrupta, ut cum intestinum rectum exulceratione, ficu, aut hæmorrhoide infestatur, aut vesica calculo, tumoribus, ulceribus aut stranguria laborat. Nam ex magno, duro, et assiduo nisu, qui in morbis atque laboribus, sedis atque vesicæ accidunt, generantur item magni motus ad inferiora protrudentes, ex quib. Acetabula, sic enim latine τὰς κοτυληδόνας vocant, rumpuntur.* »

[45] Le mot résonne drôlement aux oreilles mal-y-pensantes des lecteurs de Rabelais (*memento* « larrys » : « à grand poine *avecques les dentz*, vous les eussiez eslargiz ») !

gardé le terme de *cotylédon* pour désigner certaines masses bel et bien visibles sur la face maternelle du placenta après délivrance.

§42 Quoi qu'il en soit, c'est assurément au rôle des cotylédons dans la vascularisation du fœtus que Rabelais s'est intéressé. En effet, les cotylédons « relaschez » – c'est-à-dire *distendus* plutôt que *tombant*, vraisemblablement – le bébé géant sursaute *par* ces vaisseaux (« par lesquelz sursaulta l'enfant », dit le texte). Après quoi il entre dans la veine cave. Aucun doute possible : les cotylédons ne sont pas la nourriture fœtale dont parle Aristote mais, pour sûr, les abouchements vasculaires de Galien, que le fœtus fictif – tel Alcofribas dans la bouche de Pantagruel – permet de visiter. La fiction comique agit comme un microscope avant l'heure, ou comme une sonde en terrain galénique.

§43 Or, rien n'empêche Gargantua, semble-t-il, d'utiliser le canal à l'envers… De fait, le rattachement vasculaire de l'utérus maternel au « tronc » veineux (la veine cave) fait l'objet de développements chez Galien. Soit encore un sujet qui a retenu la plume de l'auteur de *Gargantua*. Face à au traité de Galien sur l'anatomie de l'utérus, ouvrage déjà mentionné, les mots « *Uteri venę et arterię* » (« veines et artères de l'utérus ») ont été eux dûment inscrits par Rabelais, l'helléniste cartographiant ainsi le traité galénique pour en faire ressortir les *notabilia* :

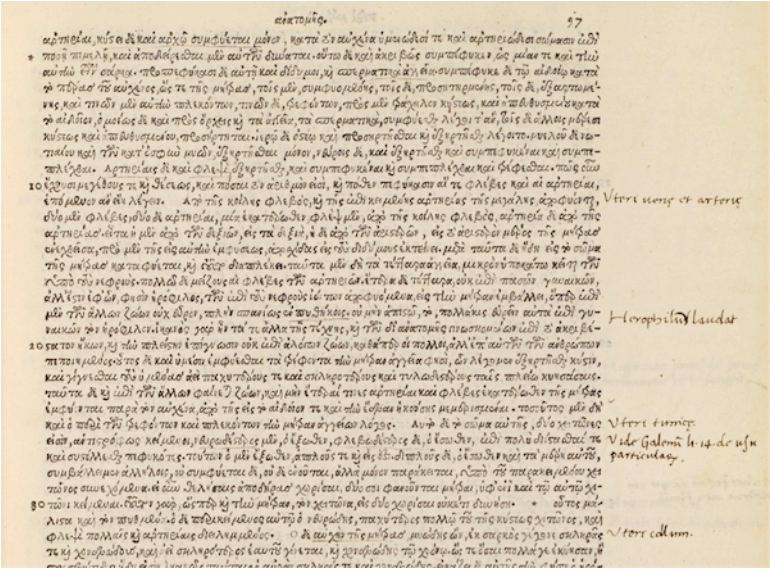


Fig. 6 : Illustration 7. *Γαληνοῦ α'. Galeni librorum pars prima […]*, *op. cit.*, f. 97 r (détail).
Marge extérieure (à gauche) : annotations autographes.
(© Université du Québec à Rimouski et Université François-Rabelais de Tours)

§44 Cette dernière reproduction achèvera de nous convaincre que derrière l'accouchement drolatique de Gargamelle se laisse deviner une lecture on ne peut plus attentive du corpus hippocratico-galénique ; dans son aldine de Sheffield, Rabelais l'helléniste a usé de la blancheur de la marge pour faire ressortir, en lecteur méticuleux, tel détail de l'anatomie utérine, mais aussi des renvois intertextuel (à Hérophile) ou intratextuel (au *De usu partium*, XIV), comme on peut le voir.

§45 Ce qui est décisif ici, c'est que, au cours de sa fantaisie obstétrique, Rabelais suit Galien à la lettre : pour le médecin de Pergame, en effet, le rattachement de l'utérus à la veine cave (et à l'aorte) se fait par deux veinules (et deux artérioles) ; c'est en tout cas ce que lui confirmait en partie le témoignage d'Hérophile dont il fait l'éloge[46], comme le remarque sans peine l'annotateur. Que le fœtus gigantal saute dans la veine cave n'a donc rien d'innocent : Rabelais pratique le gros plan galénique, si l'on peut dire – et le fait en maniant l'érudition et le sourire.

§46 Pour être exact, il faudrait préciser que les annotations portées par Rabelais face au *De uteri dissectione* [**Ill. 6 et 7**] – comme en marge des traités consacrés à la respiration – sont certainement postérieures à la parution de *Gargantua*. Elles sont, de fait, si proches des manchettes imprimées qu'on lit en marge de la traduction du texte par Janus Cornarius (Bâle, Froben, 1536) qu'elles poussent à penser que Rabelais dut (re)lire le texte original de ses *Opera omnia* de 1525 avec la traduction du philologue allemand en regard[47]. Mais, pour ce qui concerne le *De uteri dissectione*, Rabelais disposait s'il le voulait, avant celle de Cornarius, de la traduction ancienne de Regius ; il avait pu remonter au texte original dès l'époque à laquelle s'écrivit *Gargantua*. Sur cette question, l'épisode du saut fœtal dans la veine cave ne laisse guère de doute.

§47

[46] Voir *Cl. Galeni medici Libri quatuor […] Jano Cornario medico interprete*, Bâle, J. Froben, 1536, *De uteri dissectione*, §5 (Kühn, II, 894-895), p. 108-109 : « [manchette : *Venæ et arteriæ uteri*] *A vena cava et arteria magna ei incumbente, exoriuntur duæ venæ et duæ arteriæ, utrinque sane una, vena quidem a vena cava, arteria vero ab arteria. Deinde altera quidem a dextris ad dextram, altera vero a sinistris ad sinistram uteri aprtem delata, antequam in ipsum uterum inseruntur, ramulos ad testes extendunt, et postea ad ipsum uteri corpus inseruntur, ipsumque intertexunt. Hæc itaque quatuor vasa paulo inferius sita sunt, qua mea quae sub rhenes deferuntur, verum venæ multo sunt arteriis majores. Alia autem adhuc quatuor vasa, a venis et arteriis ad rhenes procedentibus exortum habentia, non in omnibus mulieribus, sed in quibusdam (inquit Herophilus) in uterum ingrediuntur : quod ipsum ego quidem in aliis animalibus non reperi, præterquam rarissime in simiis, non tamen dubito quin Herophilus ipsa sæpe in mulieribus repererit.* [manchette : *Herophili laus*] *Erat enim circa alias parteis abunde eruditus, et ea quæ per dissectionem cognoscuntur exactissime tenebat* […] ».

[47] Voir sur cette question R. Menini, « Le "gentil falot Galen" dans la fiction rabelaisienne » dans les actes du colloque *La Réception de Galien à l'époque de Rabelais*, *op. cit.*, en préparation.

Par ailleurs, il est notable que la publication de *Gargantua* soit, à quelques mois près, contemporaine (mais légèrement antérieure ?) de la première traduction latine du traité de Galien sur la formation du fœtus, par Gian Bernardo Feliciano. En 1535, les presses bâloises de Froben donnaient à lire, à la suite du long *De decretis Hippocratis et Platonis*, plusieurs autres traités en version latine, dont le « *De anatomia matricis* » et, donc, le « *De fœtuum formatione* ». Or, quelle est la première entrée de l'index de cette édition ? « *Acetabula an sint in hominis vulva*[48] »… Les cotylédons, encore et toujours ! Rabelais, comme à son habitude, est à la pointe de l'érudition contemporaine, dont il transmue la saveur dans son français comique. Suivront, l'année suivante, les nouvelles traductions, par Cornarius, des traités sur la génération.

§48 Dans l'aldine de Sheffield, le *De fœtuum formatione* se trouve annoté. On relèvera notamment la mention « *Vena cava* » en marge :

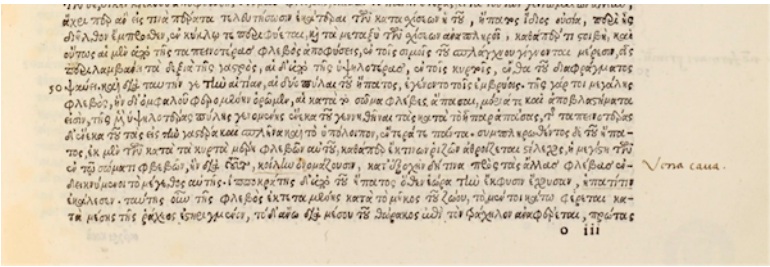

Vena caua.

Fig. 7 : Illustration 8. *Γαληνοῦ α'. Galeni librorum pars prima […]*, *op. cit.*, f. 99 r (détail).
Marge extérieure (à droite) : annotation autographe.
(© Université du Québec à Rimouski et Université François-Rabelais de Tours)

§49 On retrouve ici et là, dans le premier volume des *Opera omnia*, la trace de l'intérêt de Rabelais pour les « grands axes » comme l'aorte et la veine cave. Ainsi en marge du *De semine* : « *Arteria ἀορτή. a corde. / Vena κοίλη. ab epate* » (« L'artère aorte <part> du cœur. La veine-cave <part> du foie. »).

§50 Ou encore en marge du quatrième livre du *De usu partium* : « *Venæ cavæ implantatio* » (« Implantation de la veine cave » ; voir aussi à l'en-tête « κοίλη – φλέψ », « cave –veine »).

§51 Avec l'accouchement de Gargamelle, c'est donc tout le réseau veineux hippocratico-galénique qui se voit pris à rebours. On pourra consulter encore le traité de Galien *Sur*

[48] *Claudii Galeni Pergameni de Hippocratis et Platonis decretis […] Joanne Bernardo Feliciano interp. Reliquorum Galeni librorum hoc volumine contentorum nomenclaturam sequens elenchum indicabit*, Bâle, A. Cratander, 1535.

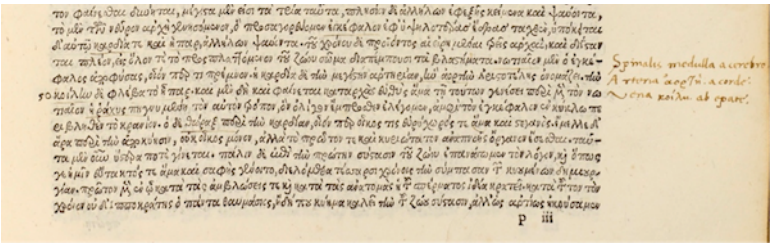


Fig. 8 : Illustration 9. Γαληνοῦ α'. Galeni librorum pars prima […], op. cit, f. 107 r (détail).
Marge extérieure (à droite) : annotations autographes.
(© Université du Québec à Rimouski et Université François-Rabelais de Tours)

la dissection des veines et des artères (non annoté dans l'aldine) pour s'en convaincre : le bébé Gargantua remonte certes à contresens, mais il en respecte scrupuleusement les embranchements, l'arbre veineux et ses ramifications telles qu'elles apparaissent chez les Grecs.

À l'oreille : derniers échos galéniques

§52 Voici donc notre fœtus dans la veine cave, ce tronc de l'arbre veineux d'où partent racines (descendantes) et branches (ascendantes). Puis, escaladant un tel arbre, le bébé se retrouve à sortir par l'oreille.

§53 Il est épineux d'expliquer pourquoi Rabelais fait se séparer en deux la veine cave « *au-dessus* des espaules », alors que les anatomistes savent bien qu'elle se divise juste en-dessous (peut-être le « où » désigne-t-il vaguement la région des épaules et non pas ce qu'il y a « au-dessus » ?). À moins qu'il y ait là quelque discrète mise à l'épreuve du lecteur féru de médecine[49] – genre d'inexactitude *volontaire* à laquelle n'hésite pas à se prêter Rabelais ?… Voilà qui ne serait pas totalement aberrant, dans le sens où Rabelais s'était aussi intéressé de près à la vascularisation des oreilles ; il mentionne, avec technicité, « les venes jugulares, et arteres sphagitides du col, avecques le guarguareon, jusques

[49] Voir notamment Galien, *De la dissection des veines et des artères*, §7, trad. I. Garofalo et A. Debru : « Il nous reste donc à exposer la distribution des jugulaires, superficielles et profondes. Certains appellent "jugulaires profondes" celles qui se forment juste après la scission de la veine cave. D'autres ne donnent pas ce nom à ces veines dans leur totalité, mais seulement à la partie qui est située dans le cou au-dessus des clavicules ; *d'autres encore ne savent même pas qu'elles se divisent au-dessous des clavicules. Pour ce qui nous concerne, nous avons trouvé sur tous que la veine cave se scinde toujours en deçà des clavicules* […] » – Je souligne.

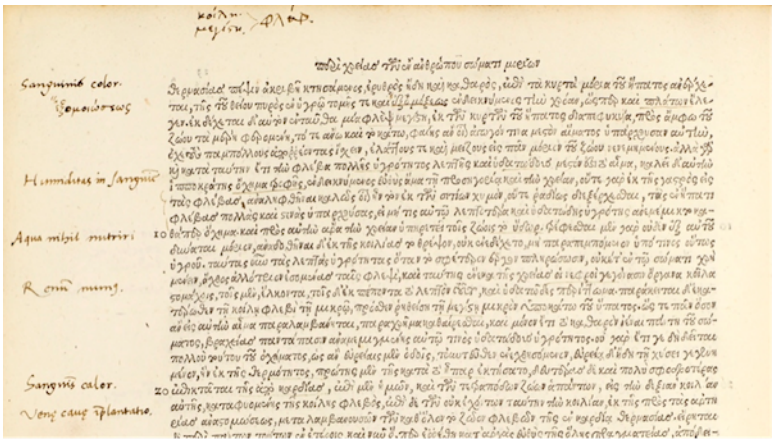


Fig. 9 : Illustration 10. *Γαληνοῦ α'. Galeni librorum pars prima […]*, *op. cit*, 2ème partie, f. 13 v (détail).
En-tête et marge extérieure (à gauche) : annotations autographes.
(© Université du Québec à Rimouski et Université François-Rabelais de Tours)

es deux adenes » dans *Gargantua*[50].

§54 Allons bon ! Voilà l'enfant sorti par l'oreille. Mais pourquoi la gauche ? Présage proprement sinistre ! On sait bien que l'anatomie ancienne était fortement latéralisée, au moins depuis les traités sur l'enfant d'Hippocrate, et que le côté droit s'y voyait toujours valorisé (pureté du sang, *etc.*). Le côté droit est sans nul doute celui de la masculinité – plus solide, plus forte, plus souhaitable. Or, le petit mâle sort par la porte de gauche… Soit un dernier détail qui nous convainc que Rabelais systématise sa prise « au rebours » des constructions anciennes.

§55 Pour finir sur l'accouchement contre-nature de Gargamelle, un dernier mot sur le *diaphragme*. Nous aurions tendance à penser que cette précision (« gravant par le diaphragme ») – outre le fait que Rabelais y exhibe un calque du grec auquel le français n'est point accoutumé – constitue un nouveau signal allusif. En plus d'avoir mêlé à sa description obstétrique les caractéristiques d'un avortement (ou d'une fausse couche), l'auteur aurait ajouté, créant l'*adynaton* médical absolu, les caractéristiques du mal « hystérique », de cette « suffocation de la matrice » qu'on croit si bien connaître à la Renaissance. Les lecteurs de Galien n'ignorent nullement que le Maître s'était opposé à l'idée, exprimée dans le *Timée* de Platon, selon laquelle l' « errance » de l'utérus pourrait porter

[50] *Gargantua*, XLIIII, p. 391. – Voir C. La Charité, « "Venes jugulares, et arteres sphagitides"… », art. cit. Ici encore, la fiction française croise les préoccupations de l'éditeur d'Hippocrate (voir la manchette « σφαγίτιδες » dans *Hippocratis ac Galeni libri aliquot*, *op. cit.*, p. 156).

l'organe féminin dans tout le corps – et particulièrement le faire toucher au diaphragme. Le texte-clef est celui des *Lieux affectés* de Galien (VI, 5), connu de tous les médecins de la Renaissance. Remarquons-y la mention de la compression du diaphragme, le rôle de la veine cave et la mention des « orifices » qui parviennent dans la matrice[51]… Le mot de

[51]Voir Galien, *De locis affectis*, VI, 5, trad. Daremberg, dans Galien, *Œuvres médicales choisies* (choix, présentation et notes par André Pichot), Paris, Gallimard, « Tel », 1994, p. 259-261 : « On a comparé la matrice à un animal avide de procréation, et on a dit que, s'il est privé de ce qu'il désire ardemment, il cause du dommage dans tout le corps. Platon [*Timée*, 91b] s'est exprimé ainsi à ce sujet : "La partie qu'on appelle chez la femme *matrices et utérus* étant, pour ces mêmes causes (*l'amour et l'excitation produite par le sperme*), un animal avide de procréation, si elle est pendant longtemps, quand la saison est venue, privée de porter des fruits, souffrant gravement et errant à travers tout le corps, elle obstrue les conduits du pneuma, empêche de respirer, jette dans la plus extrême anxiété, et cause d'autres maladies de toute espèce." Aux paroles de Platon, quelques-uns ont ajouté que si la matrice, dans ses voyages à travers le corps, touche au diaphragme, elle empêche la respiration ; d'autres ne disent pas qu'elle erre comme un animal, mais ils prétendent que, desséchée par la suppression des règles, elle monte vers les viscères dans son désir d'être humectée, qu'en remontant elle rencontre quelquefois le diaphragme, et qu'alors l'animal est privé de respiration. Ceux qui ignorent ce que révèlent les dissections, qui n'ont jamais considéré les facultés naturelles ou volontaires, bien qu'ils n'aient entendu aucune démonstration de ce que je viens de dire, pensent néanmoins qu'il y a du vrai dans ces opinions ; ceux, au contraire, qui se sont exercés dans l'anatomie et qui se sont livrés à l'étude des facultés, reconnaîtront, même sans moi, le côté faible du raisonnement. En effet, si quelque partie de la matrice semblait prise de spasmes, cette partie est peu considérable et ne suffit pas à prouver que, franchissant ce viscère, elle arrive jamais à toucher le diaphragme. Et, lors même qu'elle le toucherait, quelle influence ce contact aurait-il pour produire l'absence de respiration, les défaillances, la tension des membres ou un carus complet ? Chez les individus surchargés d'aliments, la masse de l'estomac paraît manifestement comprimer le diaphragme, et il en résulte précisément que la respiration est accélérée ; l'animal n'en éprouve aucun autre symptôme. De même le développement de l'utérus produit par la grossesse rend la respiration plus fréquente et ne cause aucun dommage. Supposer que la matrice desséchée et avide d'humidité se tourne vers les viscères, est tout à fait absurde ; car s'il arrivait qu'elle eût simplement besoin d'humidité, elle en trouverait par son voisinage avec la vessie et toute la partie inférieure du gros intestin ; si elle a besoin non d'une humidité simple, mais d'une humidité sanguine, ce n'est pas vers le diaphragme mais vers le foie qu'elle devrait se porter. À quoi bon, du reste, pour la matrice, se porter vers les autres parties puisqu'elle a comme épais tégument une membrane qui l'environne ? En effet toutes les parties qui attirent dans leur intérieur les liquides des intestins, le font à l'aide d'orifices ; beaucoup d'orifices de veines parviennent dans la matrice, orifices par lesquels elle peut attirer le sang contenu dans la veine cave vers laquelle se dirige un courant sanguin venu du foie. Trouverez-vous un autre conduit de sang plus considérable que celui-là et qui se porte à la matrice ? Par quel autre, en un mot, pourrait-elle attirer quelque chose du foie, si le très-grand conduit que constitue la veine cave n'existait pas ? Certes il n'y en a aucun autre ; car cette veine seule charrie le sang du foie aux parties situées au-dessous du diaphragme. Donc il faut tenir pour tout à fait absurde l'opinion de ceux qui par ce raisonnement font de la matrice un animal. Lors même qu'on accorderait cela, la matrice souffrira si elle ne peut satisfaire ses propres désirs […] ; mais pour cela elle ne voyagera ni vers le diaphragme, ni vers nulle autre région. En effet, sans parler des autres arguments, le diaphragme est très sec par nature ; or dans la pensée de ceux qui disent que la

cotylédons est absent, mais Rabelais l'y aura restitué, assurément. Nous laissons le lecteur juger de la validité de cette dernière hypothèse de lecture, qui achèverait de donner à l'accouchement fictif de Gargamelle ses allures burlesques de divertissement obstétrique. Mais rappelons-le ici : que demande le tout jeune Gargantua, alors qu'il vient de sortir par l'oreille de sa mère ? « À boire » ! Ultime clin d'œil du médecin, bon connaisseur de la question du « désir d'humidité » de l'utérus ? Galien précisait que la matrice a besoin du voisinage des parties humides et que, le diaphragme étant sec par nature, leur rencontre est impossible… Certes, le fœtus n'est pas l'utérus ; Rabelais aurait-il osé remplacer la matrice par son fruit, pour lui faire tenir un très improbable rôle hystérique… ? Nouvelle affaire d'assèchement et d'*altération*[52]…

§56 Le résultat est un véritable carnaval de la génération impossible, que seule permet la fiction : diarrhée, fausse couche, avortement, hystérie. La pauvre Gargamelle devient un cobaye pour les délires philologicomiques de son créateur. Tout y passe, mais le bébé défie tous les pronostics, et surtout les meilleurs : ceux d'Hippocrate et de Galien son commentateur. Le nouveau-né n'est ni mort, ni chétif ni maladif – c'est le moins qu'on puisse dire. Les textes sont pris à l'envers, mais la fantaisie n'a rien d'un délire brouillon : c'est une savante distorsion du matériau médical que prend soin d'opérer Rabelais, en s'attachant notamment au texte de Galien, s'engouffrant avec son héros éponyme dans les hésitations de la tradition (par exemple sur la nature des cotylédons). Il faut lire dans cet épisode comique un exemple inégalé de cette *esthétique du contre-sens* qui est parfois celle de Maître François.

§57 Voilà une belle manière de rire : non pas tant *des* Anciens qu'*avec* eux. Et ce rictus potache, celui de l'étudiant en médecine – du « *medicus* σπουδαιότατος » (« médecin très appliqué », si sérieux dans ses études médicales !) de certains ex-libris de Rabelais, par exemple le Galien de Sheffield –, s'en va prendre des dimensions gigantesques : celles d'un enfantement-monstre. Ce prodige permet aussi la naissance d'une langue : ce « vulgaire illustre[53] », idiome inouï qu'hystérisent *diaphragme* et *cotylédons* au point de le rendre insigne et « sans parangon », car ressourcé à la fontaine des Latins – et, mieux encore, des Grecs.

matrice se dessèche, elle a besoin du voisinage des parties humides. »

[52] Voir R. Menini, *Rabelais altérateur – « Græciser en François »*, Paris, Classiques Garnier, 2014.

[53] Voir M. Huchon, « Rabelais et le vulgaire illustre », *La Langue de Rabelais – La langue de Montaigne*, *op. cit.* p. 19-39.

Quelques mots à propos de : Romain Menini
Maître de conférences à l'Université Paris-Est Marne-la-Vallée et membre du LISAA (EA 4120), Romain Menini consacre ses travaux à la littérature française de la Renaissance. Il a notamment publié *Rabelais et l'intertexte platonicien* (Genève, Droz, 2009) et *Rabelais altérateur. « Græciser en François »* (Paris, Classiques Garnier, 2014). Il est l'un des rédacteurs en chef de *L'Année rabelaisienne*.

Pour citer cet article
Romain Menini, « L'accouchement de Gargamelle (*Gargantua*, VI) : Hippocrate et Galien cul par-dessus tête », *Op. cit., revue des littératures et des arts* [En ligne], « Agrégation Lettres 2018 », n° 17, automne 2017 , mis à jour le : 07/11/2017, URL : https ://revues.univ-pau.fr/opcit/270.